

Le temps

Note sur la question du temps chez Merleau-Ponty

Pascal Dupond

Philopsis : Revue numérique
<https://philopsis.fr>

Les articles publiés sur Philopsis sont protégés par le droit d'auteur. Toute reproduction intégrale ou partielle doit faire l'objet d'une demande d'autorisation auprès des éditeurs et des auteurs. Vous pouvez citer librement cet article en mentionnant l'auteur et la provenance.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr

Dans la *Phénoménologie de la perception*, Merleau-Ponty cherche à penser une articulation entre le concept de subjectivité qui se construit au fil des analyses de l'être au monde perceptif et le concept de temps qui s'est élaboré à travers Kant, Husserl et Heidegger. De cette situation résulte une tension initiale : alors que le temps a été le plus souvent compris, et en particulier chez ces trois philosophes, comme une dimension de la subjectivité ou de la vie de l'esprit, la pensée du temps, dans l'ouvrage de 1945 se porte d'emblée, comme l'exige la perception, vers l'écart et la suture du Soi et du monde, du temps naturel et du temps historique. Remontant ainsi jusqu'au cœur du débat entre le temps « cosmique » d'Aristote et le temps de l'âme de St Augustin, Merleau-Ponty cherche à comprendre pourquoi on doit dire ensemble que « le monde [...] est le noyau du temps » (PP 383) et que « la subjectivité est le temps lui-même » (PP 278). Le temps n'est pas une chose, une substance fluente comme une rivière, le temps est inséparable du sujet ; et pourtant « on dit qu'il y a un temps comme il y a un jet d'eau » (PP 482) ; si cette image fait sens, si elle met bien sur la voie d'une pensée juste du temps, comme le pense Merleau-Ponty, elle souligne, en faisant du temps une forme dynamique, une poussée

continue dans l'être, que le temps est le style du phénomène du monde, la forme constante de son apparaître et se tient donc à la jointure du monde et de la perception.

C'est pourquoi, dans son livre de 1945, Merleau-Ponty montre qu'une conception réaliste ou, à l'inverse, idéaliste, du temps est fautive, parce qu'elle considère le temps unilatéralement en oblitérant l'une ou à l'autre des deux polarités impliquées dans son essence, celle du sujet, pour le réalisme, celle du monde pour l'idéalisme. Il s'agit donc de corriger cette unilatéralité, de rappeler au réalisme et à l'idéalisme ce qu'ils ont oublié, tout en pensant leur part respective de vérité.

Dans une conception réaliste ou mondaine du temps, le temps est une sorte de « substance fluente » (PP 470), un « processus réel » (ayant lieu dans le monde ou dans le tissu des faits psychiques), « une succession effective que je me bornerais à enregistrer » ou bien une représentation abstraite de cette succession. Un tel concept du temps est impossible : capté dans une ontologie de l'être objectif, le temps se dérobe par excès d'être ou de positivité. Kant a fait justice de ce réalisme ; dans la conception qu'il lui substitue, subjective-transcendantale, le temps devient une forme de la réceptivité qui, à travers les synthèses de l'activité catégoriale, devient une condition de l'objectivité du phénomène. Cette compréhension du temps est plus juste que la première : le temps a besoin d'une synthèse (PP 319) ; mais la conception kantienne de la synthèse est intenable : elle fait du temps un temps « achevé », elle fait de l'instance qui opère la synthèse une instance étrangère au temps, « une conscience thétique du temps qui le domine et l'embrasse », et une telle conscience « détruit le phénomène du temps » (PP 475).

Si ces deux vues du temps sont fausses, leur opposition même a du sens : le temps appartient indivisiblement au monde et à la subjectivité.

Ce qui peut être retrouvé, sous le temps mondain du réalisme, à travers, il est vrai, une profonde réinterprétation, c'est le « temps naturel » (PP 399). Ce temps est « celui de la nature avec laquelle nous coexistons » (PP 517) et « celui de nos fonctions corporelles qui sont cycliques comme lui » (Id.), C'est un « temps généralisé » (PP 516) qui est « le recommencement perpétuel de la consécration passé, présent, avenir » ; c'est aussi un temps nivelé et un temps dispersé (PP 399) accompagnant la généralité de la vie perceptive, un temps qui réapparaît quand l'existence s'effondre. Merleau-Ponty voit un tel effondrement se produire dans la psychose : « il n'arrive plus rien, rien ne prend sens et forme dans <la> vie <du schizophrène> ou plus exactement il n'arrive que des "maintenant" toujours semblables, la vie reflue sur elle-même et l'histoire se dissout dans le temps naturel »¹ (PP 192 ; voir aussi PP

¹Pour des analyses plus détaillées sur l'altération de la structure temporelle dans la psychose, on peut se reporter aux travaux de L. Binswanger, en particulier *Mélancolie et manie* (PUF). Binswanger comprend la mélancolie comme une altération de la trame des actes intentionnels où se nouent les trois ek-tases de la temporalité, avec pour résultat « le relâchement de cette trame et la première apparition de "régions défectueuses" en elle ». La défaillance en question consiste en une altération de la rétention par absorption en elle des moments protensifs, et en une altération corrélative de la protention qui, ayant abandonné à la rétention tout contenu concret, se réduit à une enveloppe vide. En d'autres termes, dans la mélancolie, le champ du possible n'est plus ouvert « projectivement », c'est-à-dire en direction de l'avenir, il est « retrojeté » dans le passé, là où il n'y a plus de possibilité, c'est-à-dire qu'il devient une possibilité morte ; et « la protention devient de ce fait autonome dans la mesure où elle n'a plus de "à propos de quoi", plus rien qui lui resterait à "produire", si ce n'est l'objectivité temporelle du vide "à venir" ou du

327 : « si le monde se pulvérise ou se disloque, c'est parce que le corps propre a cessé d'être corps connaissant, d'envelopper tous les objets en une prise unique et cette dégradation du corps en organisme doit être elle-même rapportée à l'affaissement du temps qui ne se lève plus vers un avenir et retombe sur lui-même »).

Ce temps naturel, précise Merleau-Ponty, n'est pas « un temps des choses sans subjectivité » (Id.), puisqu'il n'y a pas à la rigueur de temps dans les choses, qui sont « dans une sorte de préexistence et de survivance éternelles » (PP 474) et que le temps « a besoin d'une synthèse » (PP 475). Néanmoins de ce temps, la subjectivité n'est pas l'origine : « Il est visible, en effet, que je ne suis pas l'auteur du temps, pas plus que des battements de mon cœur, ce n'est pas moi qui prends l'initiative de la temporalisation... » (PP 488), il « fonctionne tout seul » (PP 389), il « repose sur lui-même » (P P 517), il est seulement « ébauche naturelle d'une subjectivité » (PP 518).

Ce qui peut, symétriquement, être retrouvé, sous le temps « achevé » de l'idéalisme transcendantal, c'est l'idée d'une « cohésion de vie » ou même l'idée ou le rêve d'un « naturant éternel » (Id.) et d'une « éternité de vie » (PP 475), où « chaque présent réaffirme la présence de tout le passé et anticipe celle de tout l'avenir » (PP 431), où « être à présent, c'est être de toujours et être à jamais » (PP 483). Ce qui s'exprime donc à travers le « temps achevé » de l'idéalisme, c'est le temps de la raison ou de la vérité : le pouvoir de produire du vrai ou un « acquis pour toujours » par le travail d'expression se prépare dans le temps qui « nous en offre le premier modèle » (PP 450), car « le temps véritable » « maintient tout » (PP 451), il est la dimension où chaque événement reçoit « une place inaliénable » (PP 450) : « ce que nous avons vécu est et demeure perpétuellement pour nous, le vieillard touche à son enfance. Chaque présent qui se produit s'enfoncé dans le temps et prétend à l'éternité » (Id.).

Le temps naturel fonde le temps historique comme le temps historique fonde le temps naturel: leur relation est celle qu'énonce le concept husserlien de *Fundierung*.

Le temps naturel fonde le temps historique, au sens où il en est le sol ineffaçable : en un être qui est né, la nature est toujours « visible au centre de la subjectivité » (PP 398) comme la vie anonyme d'un moi naturel, comme un fond à jamais irréflecti ou comme « un passé originel, un passé qui n'a jamais été présent » (PP 280) ; pour chacun, ce temps naturel « demeure au centre de son histoire » (PP 399), il en est la toile de fond, qui peut toujours de nouveau transparaître lorsque le mouvement de l'existence perd son énergie (PP 192, 327).

Le temps historique fonde le temps naturel au sens où il est condition de son apparaître : « le temps objectif qui s'écoule et existe partie par partie ne serait pas même soupçonné s'il n'était enveloppé dans un temps historique qui se projette du présent vivant vers un passé et vers un avenir » (PP 384). La série des *maintenant* du temps nivelé et objectivé, la dispersion temporelle des figures de l'« existence malheureuse » ne sont que des limites du temps historique.

Cette fondation croisée explique le rôle que Merleau-Ponty donne à la perception dans sa compréhension du temps : la perception marque le virage du temps naturel au temps historique, elle est déjà dans l'ordre de l'histoire et pourtant encore dans l'ordre de la nature, sa temporalité

vide «en tant qu'avenir ».

est, comme le dit parfois Merleau-Ponty, celle d'une préhistoire : « plutôt qu'elle n'est une histoire véritable, la perception atteste et renouvelle en nous une 'préhistoire' » (*PP* 277 et 293). Elle fait apparaître, en arrière d'elle, dans le sens de la multiplicité, une temporalité de l'ordre vital ou de l'ordre physique et en avant d'elle, dans le sens de l'unité, une temporalité du monde historique et de la vérité. C'est donc dans la perception que peut apparaître l'essence du temps.

Dans la mesure où elle relève du temps naturel, la subjectivité est naturée. Dans la mesure où elle relève du temps historique, la subjectivité est naturante. Seule la perception et la temporalité de la perception peuvent faire comprendre que le sujet soit à la fois naturant et naturé : « sur le plan de l'être, jamais on ne comprendra que le sujet soit à la fois naturant et naturé, infini et fini. Mais si nous retrouvons le temps sous le sujet et si nous rattachons au paradoxe du temps, ceux du corps, du monde, de la chose et d'autrui, nous comprendrons qu'il n'y a rien à comprendre au delà » (*PP* 419). Rapportés au temps, sujet naturant et sujet naturé ne font plus antithèse : « l'alternative du naturé et du naturant se transforme donc en une dialectique du temps constitué et du temps constituant » (*PP* 278).

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr